



Sur scène, tous s'expriment avec justesse, naïveté ou balourdise, sans morale et sans rejet. Caroline Ablain

## THÉÂTRE

## Ce garçon que j'aime fut une fille que j'aimais

Avec *Pronom* écrit par Evan Placey, Guillaume Doucet et sa compagnie Vertigo parlent avec intelligence humour et tendresse du genre à l'heure du lycée. Loin des discours moralisateurs ou dogmatiques.

Thionville (Moselle), envoyé spécial.

Sur le plateau vide, délimité par de nombreux costumes et accessoires, des lycéens évoluent dans leur chambre, chez les parents, au bahut, dans un festival de musique, dans une fête... Bref, ces ados sont comme tous les autres. Evan Placey, qui a écrit en 2014 le texte de *Pronom* joué depuis dans toute l'Angleterre et désormais en France, les a imaginés naturels, banals, ordinaires, c'est-à-dire beaux, sensibles et intelligents. Guillaume Doucet, animateur de la compagnie Vertigo et metteur en scène, a conservé le caractère de ces personnages, trop heureux, dit-il, d'avoir trouvé un texte correspondant à sa démarche. À savoir, s'adresser aux jeunes, parler des jeunes, mais avec le langage de la vérité. « Faire » jeune étant dans la vie en général et au théâtre en particulier une garantie de ringardise, voire de ridicule, il fallait trouver le ton et la grammaire justes. Et ici, il est possible de parler d'un sans-faute.

### Parents, amis, petit copain sont désormais confrontés à cette réalité...

Depuis toujours, Dean (jusque-là Isabella) ne s'est pas senti.e à l'aise dans son corps de fille. Elle/ il a décidé de changer de sexe. De se faire opérer, notamment pour que son enveloppe corporelle lui ressemble. Parents, amis, petit copain sont désormais confrontés à cette réalité. L'occasion pour l'auteur comme pour les comédiens d'éviter toutes les tartes à la crème, du genre « tu n'es plus mon enfant, je te chasse » ou de la relégation par un entourage paniqué. Ici, chacun cherche à comprendre. Et tous s'expriment avec justesse, naïveté ou balourdise, sans morale et sans rejet. Car la démarche, disons-le, est autant

artistique que militante. Pour preuve, l'affiche du spectacle, qui reprend la couverture du magazine *National Geographic* de janvier 2017. L'édition américaine, avec une jolie photo d'un personnage aussi romantique qu'ambigu, titrait en gros « Gender Revolution », alors que la même édition en langue française proposait à la place une photo de Moscou et ce titre « Spécial Russie ». Seule une ligne reléguée dans un coin annonçait le sujet : « Transgenres, ce qu'en dit la science. » C'est ce qui s'appelle de l'autocensure. « Cette couverture est particulièrement représentative du chemin qu'il reste à faire ici », pointe Guillaume Doucet. Dans la salle, en tout cas, le message passe. Sans accident, tant la situation semble naturelle. En témoigne le comportement du public croisé lors d'une présentation de *Pronom* au Nest festival de Thionville. Josh, le garçon qui dit plusieurs fois « je ne suis pas gai », ex-petit ami de Dean, en est toujours amoureux. Et c'est une salle les yeux humide qui s'est mise à applaudir leur baiser, tant est naturel ce rapprochement. Au-delà du genre, de l'apparence. Une gifle joyeuse en réponse aux actes et autres comportements indignes qui font que les suicides « de jeunes homosexuels ou dont l'identité de genre sort de la norme » sont en augmentation en France aujourd'hui. Les comédiens, qui endossent les rôles des divers personnages autour de Dean et Josh, ont trouvé le ton, jamais didactique, pour amener le rire dans la réflexion, sans porter de jugement. Géraud Cayla, Jeanne Lazar, Marie Levy, Guillaume Trotignon, Morgane Vallée, Chloé Vivarès et Glenn Marausse sont justes de bout en bout. ●

GÉRALD ROSSI

Le 25 avril, à l'Archipel de Fouesnant ; le 14 mai, à Viré ; du 6 au 27 juillet, à Avignon.

## THÉÂTRE

## Célébration incertaine et univers trouble

La pièce de Pinter, mise en scène par Jules Audry, dénonce par le biais de l'absurde et de l'humour les agissements des individus liés aux pouvoirs financiers.

Is se retrouvent dans un restaurant huppé, quelque part dans une ville d'Europe. Lambert et Julie célèbrent l'anniversaire de leur mariage et ils ont invité Matt et Prue. Originalité, les deux garçons sont frères, les deux filles sont sœurs. Un autre duo est installé un peu plus loin, pour fêter la promotion de l'homme. S'ajoutent les tenanciers du lieu, ici deux dames, et un serveur original, en kilt, qui profite de la moindre faille pour raconter les aventures aussi fausses qu'insensées de son grand-père. Harold Pinter (Nobel de littérature en 2005), dont ce fut la dernière pièce, écrite en 1999, manie avec jubilation l'absurde des situations. Il n'est jamais question, chez lui, de parler pour ne rien dire, mais le dit n'est pas forcément chargé du sens attendu. Dans cet univers, Quentin Dassy, Francesca Diprima, Léa Fratta, Faustine Koziel, Orane Pelletier, Garion Raygade, Ulysse Reynaud, Marco Santos et Florence Vidal relèvent le défi. De brefs passages musicaux viennent, comme des virgules, permettre des respirations entre deux scènes. « Je souhaite faire coexister la froideur des situations de Pinter et la musique de variété italienne (notamment Paolo Conte) afin de perturber les pistes quant à la localisation de ce restaurant », explique Jules Audry, qui dit vouloir poursuivre « la recherche d'une esthétique du kitsch et du souvenir dans le mélange des références esthétiques ».

### Un repas qui prend des allures de farce inquiétante

En solidarité affirmée avec Pinter, il décoratif avec délectation la vulgarité, la rudesse verbale et physique, et la sottise lourde d'une bourgeoisie œuvrant dans la finance et ses arrières-boutiques. Ce repas, qui prend des allures de farce inquiétante, avec tantôt la tête plongée dans des assiettes emplies de farine blanche, tantôt avec des pas de danse révélant des urgences sexuelles, se transforme en naufrage. Non pas du fait des comédiens, exacts dans la démesure millimétrée, ni de la mise en scène, qui module les situations, ni du texte bien évidemment. Le naufrage esquissé est celui d'une société de dominants, de leur débauche dans un pays indéfini. Pinter, qui n'a jamais été avare de critiques franches jadis contre le gouvernement de Margaret Thatcher ; qui a dénoncé l'invasion de l'Afghanistan, la guerre du Golfe, la dictature de Pinochet ou encore le libéralisme, cogne fort et s'en donne ici à cœur joie. Une savoureuse récréation. ●

G. R.

Jusqu'au 28 avril. Théâtre de Belleville, 94, rue du Faubourg-du-Temple, Paris 11<sup>e</sup>. Tél. : 01 48 06 72 34.